



CHAPITRE VIII

LE VOYAGEUR

La soirée d'hier a été marquée par un événement dont je suis encore tout émue : mon frère Auguste est arrivé à minuit ! Voyageur intrépide et intelligent, il a parcouru une partie de l'Asie. Je n'étais pas mariée, lorsqu'il nous a quittés. Quelle émotion a été la nôtre !... En un quart d'heure le gros des événements a été débrouillé. Mon mari a appelé Auguste son frère ; j'ai éveillé les enfants en leur annonçant la grande nouvelle.

L'oncle les a pris sur ses genoux : il les regardait et me regardait, puis les embrassait. Eux croyaient d'abord rêver, mais après s'être frotté les yeux, ils ont souri à cet oncle Auguste dont ils connaissaient le portrait.

Les beaux yeux de mon frère tempèrent la sévérité d'un visage basané et d'une grande barbe : aussi l'intimité entre l'oncle et les neveux a été instantanée ; les bambins ne voulaient plus aller se coucher. La promesse d'histoires apportées de bien loin m'a aidée à rétablir l'ordre.

Je n'irai point au bal ce soir, mon cœur déborde d'une joie que je ne puis donner au monde. O cher et bien-aimé frère ! repose-toi longtemps au milieu de nous ! Notre vieille mère ne nous menacera plus de mourir sans te voir. L'absence ! Je n'ose en dire de mal en ce moment, tous ses torts sont effacés par la joie du retour.

L'oncle est l'objet de l'admiration et de la tendresse de ses neveux ; les sentiments de la famille sont innés dans notre cœur. Les enfants aiment ceux qu'ils doivent aimer sans savoir pourquoi ni comment.

Mon frère succombe sous le poids des questions d'Yvonne et d'Auguste. Tous les jeux sont suspendus. L'oncle et sa barbe les captivent exclusivement. J'ai cru un instant que le jour de l'an perdrait de son importance. Pas du tout :

Yvonne a demandé s'il y a des étrennes dans le pays d'où vient son oncle. La réponse a dépassé les espérances, et nous y avons pris notre part d'intérêt.

Le récit de mon frère a tellement enchanté mes enfants, que je me crois obligée d'en prendre note.

Avant de commencer, on a fait passer un petit examen de géographie. Yvonne et Henri ont nommé sans hésitation les cinq parties du monde, et même les contrées de l'Asie.

« Eh bien ! mes petits amis, j'arrive du Japon. Il y a deux ans, je me trouvais au moment du jour de l'an à Yédo, capitale de ce pays : c'était non pas le 1^{er} janvier, mais le 6 février. Je puis vous assurer que les enfants de Yédo ne sont pas moins heureux que les petits Parisiens.

« Jamais je n'ai tant pensé à vous, mes amis. Je crois vraiment que tout le monde est de bonne humeur ce jour-là à Yédo, à en juger par la physionomie des gens que l'on rencontre.

« Les préparatifs du jour de l'an occupent longtemps à l'avance. On nettoie les maisons du haut en bas ; les meubles sont portés dehors pour être mieux époussetés : les domestiques chargés de ce soin, dansent, sautent, font mille folies qui m'amusaient quoique je sois bien grand.

« Quand tous les meubles sont remis en place, on

suspend à l'extérieur des maisons des guirlandes de paille de riz ornées de petits fruits rouges, d'oranges et de bandes de papier doré ou argenté. Les murs et les toits sont même ornés de nattes d'où pendent de longs brins de paille semblables à des franges légères. (Exclamations d'Yvonne et d'Auguste.) Les boutiques, les portes des maisons reçoivent les mêmes ornements.

« Les joueurs de flûte, de guitare et de tambourin couronnent leurs chapeaux de fleurs.

« Il y a foule dans les rues ; les paysans arrivent de la campagne avec des charges de branches de bambous et de sapins dont on fait alors un grand usage, les gens de la ville achètent des présents.

« Comme il y a des papas et des mamans au Japon aussi bien qu'ailleurs, on voit des boutiques remplies de jouets de toutes sortes. Les marchands n'attendent pas tranquillement les chalands ; ils font valoir leur marchandise du mieux qu'ils peuvent ; ils soufflent dans leurs trompettes, sifflent, jouent du tambourin, c'est un tapage à rompre la tête. Les marchands ambulants vous barrent le passage : ils attachent un grand nombre de petites lanternes rouges au bout de baguettes flexibles, et les balancent bien haut au-dessus de leur tête. (Auguste frappe des mains.)

« Le jouet le plus remarquable des Japonais est, selon moi, leur cerf-volant de papier. On en voit

par centaines s'élever dans les airs et sous des formes différentes : bons hommes ornés d'ailes de papillons, perroquets, autruches et autres oiseaux encore ; puis des têtes de belles dames, de guerriers, etc. Ces cerfs-volants ont des liens très-fins ornés de morceaux de verre, de sorte qu'étant lancés, ils produisent une musique dont les étrangers sont surpris et charmés. Quelquefois, il y a rencontre entre les cerfs-volants, ils se battent : le vaincu et le vainqueur excitent le même intérêt.

« Il y a aussi, bien entendu, des confiseurs à Yédo, les dragées n'y sont point inconnues.

« Le carnaval semble se confondre avec le jour de l'an, car j'ai vu des coureurs de rues affublés d'habits bariolés, de toques fantastiques, des masques d'oiseaux à long bec. Les cuisiniers et les valets de chambre se coiffent d'un haut chapeau de papier vert, et vont chanter et danser devant les maisons où ils savent qu'on leur donnera quelque chose. »

L'oncle a été obligé d'avouer, à sa grande confusion, qu'il n'a point rapporté d'étrennes ; mais il sait déjà où il en trouvera : il n'y a plus de regrets.

Les oncles les meilleurs ne sont pas raisonnables. Une semaine s'est à peine écoulée, et déjà

j'ai à lutter contre la faiblesse de mon frère pour mes enfants, il cède à tous leurs caprices, arrive chaque jour chargé de joujoux, de gâteaux et de bonbons.

Alphonse et moi sommes convenus de fermer les yeux. Cette exagération de tendresse est presque légitimée par la connaissance qu'il fait de ses neveux ; ce premier moment passé, la raison reprendra ses droits.

Cependant, je ne peux me défendre d'une certaine admiration en voyant jouer avec mes enfants cet homme de quarante ans, ce voyageur sérieux qui par amour de la science a souffert mille privations, exposé tant de fois sa vie. Il leur raconte des histoires, fait la dinette, mange dans les petits plats, et boit dans les verres du ménage.

Mon frère a eu l'idée de mettre en action deux livres favoris d'Yvonne : *Les Mémoires d'un âne* et *les Mémoires d'un Caniche*, ont été joués hier au soir ; chacun fait un personnage : petit garçon, âne ou chien, maman ou petite fille. Cette innovation a eu un succès dont l'oncle est bien fier ; ma mère trouve l'invention excellente, et, si elle l'osait, elle se mettrait volontiers de la partie.

Tant que les enfants sont au salon, il ne faut

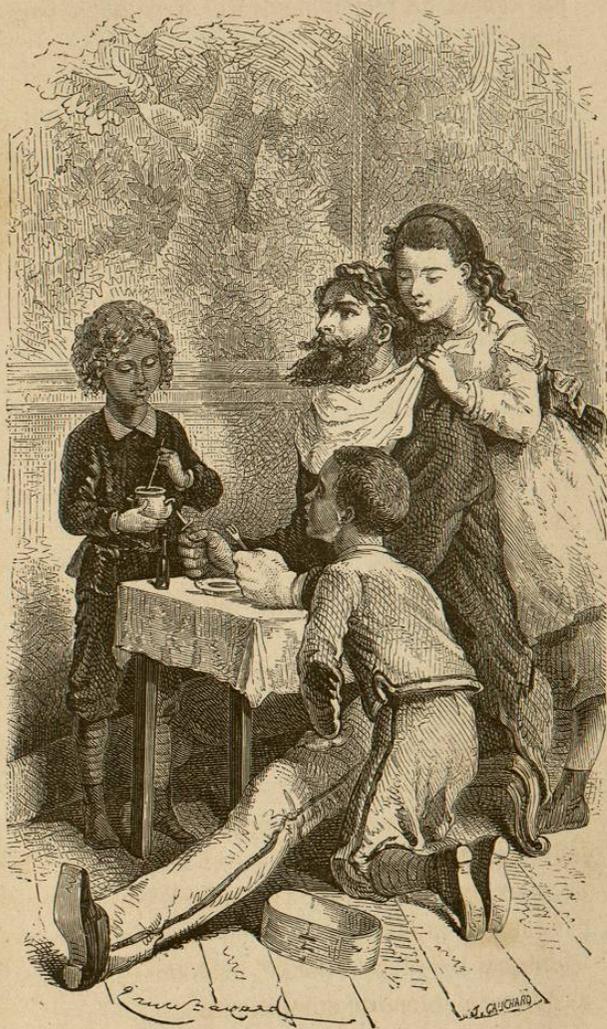
pas songer au plaisir de causer avec notre voyageur.

Cependant une conversation très-grave a eu lieu hier entre mon frère et moi : le temps n'apportant pas de changement à la manière dont il gâte ses neveux, je l'ai prié d'être plus raisonnable. Il n'a rien compris à nos observations.

Selon lui, nous sommes trop sévères, nous comprimerons ces natures simples et charmantes.

Il ne faut pas songer à mettre Henri au collège. Je lui ai signalé plusieurs défauts sur lesquels notre attention est éveillée, il a ri. Mon frère trouve charmant qu'Auguste qui a déjà 6 ans ne connaisse pas ses lettres ; il a une prédilection marquée pour lui, sans doute parce qu'il porte son nom ; la coquetterie d'Yvonne le divertit beaucoup.

Après m'être élevée contre les principes de mon frère, je suis convenue avec moi-même que notre conduite à tous est la même à l'égard des enfants de nos amis. Rien n'est plus rare que le respect de l'enfance ; nous nous amusons des défauts qui devraient nous inspirer des craintes. Je ne peux pas en vouloir à mon frère qui s'enivre des joies de la famille, après en avoir été si longtemps privé. Je lui pardonne, mais miss Catherine et moi redoublons de surveillance.



Il jouait à la dinette. (Page 63.)

L'intelligence d'Yvonne nous vient en aide. La chère enfant commence à s'intéresser au petit cours d'histoire que lui fait sa gouvernante. De belles cartes de géographie données par l'oncle Auguste ont déterminé des études que nous aurions encore un peu ajournées. Il a fallu commencer par l'Asie, parce que mon frère y a été. Cette fois-ci j'ai cédé volontiers au caprice de ma fille.

Nos écoliers ne sont généralement pas forts en géographie. Ils savent tout au plus la carte d'Europe, et ne s'arrêtent pas longtemps sur les autres parties du monde.

Nous sommes plus contents de mon frère, il place avec avantage ses connaissances de voyageur. Ce matin, il a vivement intéressé les enfants par la description des montagnes et des fleuves ; il nous a fait aussi la peinture du costume des hommes et des femmes du Japon. Auguste a été fixé pendant une demi-heure. J'ai donné des bons points à l'oncle et au neveu.

J'aspire à revoir le printemps ; les obligations du monde auront cessé, la campagne viendra encore à notre secours. Là, j'appartiens tout entière à mes enfants, je peux suivre les progrès de leur âme, de leur intelligence.

Quelques années ont modifié mes goûts; je n'aime plus le monde; je voudrais toujours être chez moi. Les visites prennent un temps considérable, qu'on les reçoive ou qu'on les rende. Je me plais dans mon intérieur: les soins que nécessitent les changements de saison me charment. Mettre l'ordre partout, prévoir ce qu'il faudra à mon mari, à mes enfants, m'est une occupation délicieuse.

Le printemps s'annonce: il faut de nouvelles robes à Yvonne, d'autres vêtements à Auguste et à Henri. Ces chères petites plantes ont singulièrement poussé depuis six mois. Je calcule tout ce qu'il faut à des parents pour élever leurs enfants, et je rends grâce à Dieu de nous avoir mis dans la position où nous sommes. Que ne doit pas souffrir une pauvre mère, lorsqu'elle ne peut pourvoir à ces mille choses nécessaires à la santé de ses enfants, et à la dignité de sa condition? Il y a des moments où je me trouve trop heureuse. Je suis quelquefois intimidée devant certaines femmes. — Je connais des ménages où les ressources sont si *justes*, que le moindre excès dans la dépense amène un déficit.

Ces pensées me retiennent dans mille occasions. Alphonse lève bien un peu les épaules, lorsque je lui fais part de mes scrupules; mais une femme

sait toujours bien quand son mari lui donne raison.

Que la mesure est donc difficile à garder! N'être ni prodigue, ni avare!... c'est une étude de tous les jours.

Yvonne a commencé la musique. Hier, je lui ai donné sa première leçon. Si ma fille a des dispositions, elle continuera; autrement, j'y renoncerais. Je ne veux pas faire d'elle une virtuose; ce talent doit être le charme de la famille, une distraction personnelle; je ne rechercherai pas pour ma fille les succès du monde. C'est absolument décidé.

L'étude des langues me plaît beaucoup. Yvonne fait de rapides progrès dans l'anglais.

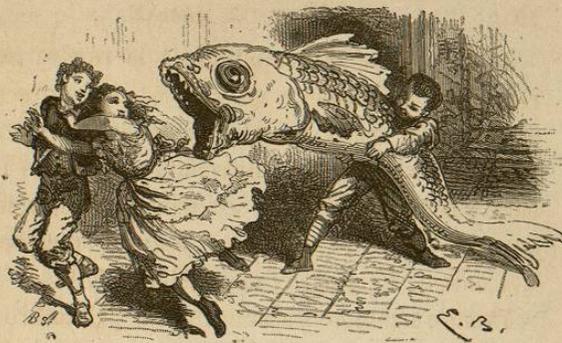
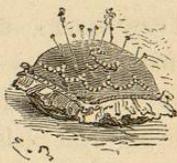
Je suis très-heureuse que miss Catherine soit parmi nous.

C'est une personne oublieuse d'elle-même, et toute à ses devoirs. Elle est simple et accepte franchement sa position. Quel respect ne nous inspire-t-elle pas? Toujours levée la première; renonçant à sa volonté pour accepter la mienne. Pas d'impatience! pas de regrets apparents!

Miss Catherine est discrète, dévouée, prête à tout ce qu'on désire d'elle.

Aussi comme je m'applique à la rendre heureuse! Je veux qu'elle ait sa part de toutes nos distractions; mais je lui réserve aussi des moments de solitude où elle recouvre sa liberté. Elle peut y croire, lorsqu'elle est dans sa jolie chambre, écrivant à sa mère, ou lisant Shakespeare. Mes enfants l'aiment et la considèrent.

Yvonne a commencé une affreuse pelote brodée en perles, qu'elle lui offrira le jour de sa fête. Je laisse ma fille prendre de la peine : ce don sera apprécié.



CHAPITRE IX

LE POISSON D'AVRIL

Auguste est très-occupé du poisson d'avril; il veut en faire manger à tout le monde, et prétend qu'il échappera aux pièges des autres. Yvonne ne goûte pas cette sorte de plaisanterie; elle n'y voit qu'un mensonge, et son amour de la vérité s'en offense. Je l'ai rassurée en lui disant que l'usage avait consacré depuis longtemps cette plaisanterie, que les personnes les plus graves s'y prêtent.

Les enfants ont voulu en connaître l'origine, et

nous avons été incapables de les satisfaire complètement à ce sujet. Voici cependant ce que l'oncle a raconté.

On dit qu'une des origines du poisson d'avril est celle-ci : La pêche étant défendue pendant une période de temps qui commence en avril, on a appelé poisson d'avril, une espérance trompée comme celle d'un gourmet qui aurait compté ce jour-là se régaler d'une matelote.

Un prince de Lorraine s'étant échappé, en traversant la rivière, du château de Nancy où il était retenu prisonnier, on dit que les soldats avaient gardé un poisson d'avril.

Miss Catherine se fit encore mieux comprendre d'Yvonne et de ses frères en nous racontant qu'en Angleterre on avait annoncé pour le 31 mars une grande exposition d'ânes dans une salle d'agriculture. Des curieux et des acheteurs accoururent en foule, et cherchèrent les ânes sans pouvoir en trouver un seul : c'était un poisson d'avril, tout le monde rit et s'en alla.

Grand-père acheva de réconcilier Yvonne avec cet usage, en lui racontant l'histoire arrivée dans sa jeunesse à l'un de ses amis.

Un jeune avocat du département de l'Isère avait déjà plaidé une fois avec succès ; l'affaire était importante, elle avait eu du retentissement dans le pays. Le jeune homme attendait les clients

depuis quelques mois, et les clients ne venaient pas. Un matin, il reçut une lettre ainsi conçue :

« Monsieur l'avocas,

« Ayant eu connaissance que vous avez fait acquitter M. Jean Deschamps, qui est le cousin à mon épouse par alliance, je viens vous prier de m'aider pour un petit procès que j'ai.

« Monsieur l'avocas, sachez que je suis artiste. J'ai exercé cet hiver en ville, dans un établissement situé quai Napoléon, très-bien fréquenté ; j'ai exercé devant les messieurs et les dames de la plus haute société d'ici. Encouragé par le succès, je suis allé exercer à Voiron dans la cour de la grande maison du milieu de la place. La foule arriva pour voir la représentation du grand drame des *Amours d'Arlequin et de Colombine*. Les spectateurs étaient dans l'étonnement, dans le ravissement. Mais voilà-t-il pas, monsieur l'avocas, qu'au moment où Colombine disait à Arlequin : « Je t'aime, » un gros chien d'un homme qui regardait s'est lancé sur mon théâtre, en aboyant très-fort, et le malheureux y a fait un gros trou ; il s'est jeté sur mon Arlequin, sur ma Colombine, qui étaient en bois d'Allemagne, d'où je les ai tirés, joliment sculptés. Le misérable assassin s'est *ensauvé* emportant dans sa gueule les jambes d'Arlequin et la tête de Colombine, dont je n'ai

plus retrouvé par terre qu'un œil d'émail ! Dans sa fuite précipitée, le chien du gros homme renversa les lampes, et l'huile s'en alla sur mon théâtre et les autres pièces qui sont toutes gâtées.

« Vous comprenez, monsieur l'*avocas*, que j'ai fait du tapage. Je me suis rendu chez le juge de paix qui n'a pas seulement essayé de l'affaire. Alors, moi, j'en appelle au tribunal. Votre réputation qui court le pays, monsieur l'*avocas*, fait que je vous choisis pour plaider ma cause. Oui, il faut qu'Arlequin et Colombine reparassent. En plaidant ma cause, monsieur l'*avocas*, vous plaiderez la joie et le plaisir des populations. Ah ! monsieur, que la terre serait triste, s'il n'y avait plus de marionnettes !

« Mais voici, monsieur l'*avocas*, je ne suis pas en fonds pour l'instant, vu que, n'ayant pas représenté depuis cette terrible affaire, j'ai dépensé mes avances. Il faudra donc, monsieur, que vous ayez la complaisance d'attendre un peu. Mais je vous promets, monsieur l'*avocas*, que les jambes d'Arlequin étant remises en place, et l'œil de Colombine rentré dans sa tête, la première représentation sera à votre bénéfice. Vous et votre honorable famille pourrez y assister gratis.

« Dans l'espérance, monsieur l'*avocas*, que vous plaiderez bien pour moi, je vous embrasse bien

sincèrement, et je vous prie de croire que je serai pour la vie votre obligé éternel.

« LIVAR ANTOINE. »

Le jeune avocat lut ce mot de Livar sans remarquer qu'en le décomposant on trouvait le mot avril. Il mit gravement la lettre dans son portefeuille, s'enferma dans son cabinet, réfléchit à l'affaire, et découvrit une foule de raisons morales et heureuses qui pouvaient fournir matière à un plaidoyer piquant et original. Il finit même par s'attendrir : « Pauvre homme ! cet Arlequin et cette Colombine, venus d'Allemagne, n'est-ce pas son trésor, à lui ? »

« Peut-être a-t-il réduit sa nourriture au strict nécessaire pour acheter ces deux personnages ! Et n'a-t-il pas raison ? Par la présence d'Arlequin et de Colombine le village prend un air de fête. Est-il juste que des ouvriers, des femmes, des enfants soient privés de simples distractions, tandis que nous allons à de somptueux théâtres ? Ah ! brave Livar ! Oui, je plaiderai pour lui avec toute l'éloquence dont je suis capable. Arlequin rentrera en possession de ses jambes, et Colombine ne restera pas borgne. » L'avocat prit son chapeau et se rendit à l'adresse indiquée ; là, Livar était inconnu. Si M^e Adolphe eût eu présente à l'esprit la date du jour, peut-être se fût-il dé-

fié, mais il poursuivit ses recherches, et en vain. De retour chez lui, il raconta l'affaire : aussitôt les éclats de rire de sa sœur et de son frère (auteurs du poisson), firent briller la lumière à ses yeux. Loin d'en vouloir aux espiègles, il les félicita et rit avec eux. Il poussa la bonhomie jusqu'à raconter les plans sérieux qu'il avait déjà esquissés pour assurer le succès de son plaidoyer.

Cependant monsieur l'avocas ne voulut point être le seul à goûter d'un si beau poisson. Il courut chez un de ses amis et lui passa l'affaire Livar. L'ami l'accepta avec empressement, se mit en campagne, et, après deux heures d'infructueuses démarches, il ouvrit par hasard son carnet, et se frappa le front en lisant : Pâques, 1^{er} avril. Sans perdre un instant, car la journée s'avavançait, il chercha une autre dupe, la trouva sans peine, et rentra chez lui.

La ville entière rit beaucoup de l'aventure, et le jeune barreau se tint sur ses gardes l'année suivante.



CHAPITRE X

LE PRINTEMPS

Comme le temps passe! Nos jardins de Paris ont repris leurs frais ombrages; le merle siffle dès le point du jour; bientôt il faudra partir pour la campagne.

A peine une maîtresse de maison a-t-elle pris ses quartiers d'hiver, qu'elle songe au soleil de mai. Je ne m'habitue pas aux changements de saison; c'est toujours une merveille pour moi, mais comme notre humeur s'y assimile bien! Yvonne et ses frères revoient avec autant de plai-